

Thérèse Thévenard

Qu'est-ce que devenir femme ? Étapes et arrêts éventuels dans ce devenir *

Selon Freud, le devenir femme est avant la puberté ; il s'agit non d'une évolution mais de « tournants ¹ » qui sont pris ou non. Lacan, lui, parle d'« étapes » : « [...] les étapes que la femme a à franchir pour accomplir son achèvement symbolique ² ».

La femme peut être considérée, pense Freud, comme châtrée dès le départ et la petite fille en rend responsable sa mère : c'est une mère menaçante ³. Lacan, lui, évoque le ravage maternel, qui se traduit parfois de façon très silencieuse comme pour Lol V. Stein. C'est une difficulté pour la fille d'assumer une position subjective féminine, et ce en raison de la persistance du lien primordial à la mère. Le ravage ne serait-il pas pour ainsi dire un fait de structure qui existe au cœur même du rapport entre mère et fille ?

On peut après Lol V. Stein évoquer aussi madame de Sévigné, madame de Grignan et Électre, trois figures qui renvoient à l'aliénation à une figure maternelle toute-puissante. Impossibilité pour elles d'occuper une position subjective féminine, c'est-à-dire d'être à la fois sujet actif et désirant dans la vie et objet passif d'amour et de désir pour un homme.

On peut parler de ravage pour une fille chaque fois que quelque chose du lien maternel resurgit et met en échec sa féminité, c'est-à-dire lorsque la relation archaïque à la mère – qui a subi un refoulement intense, sans pour autant avoir succombé sous l'effet de

* Soirée des cartels, « La femme et la jouissance féminine », Paris, mai 2009.

1. S. Freud, « La féminité » (1932), dans *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 153

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 96.

3. S. Freud, « La féminité », *op. cit.*, p. 163.

la métaphore paternelle – fait retour de manière insistante et assujettit la fille à cette dépendance primitive qui exclut sa féminité. C'est un ratage de la féminité.

Lacan, le premier à employer le terme de ravage, l'utilise pour définir l'originalité de la relation mère-fille. En 1972, dans « L'étourdit », il dit : « [...] l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (*dixit* Freud), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père⁴[...] ». La problématique de la féminité relève du pas-tout, c'est-à-dire qu'une femme n'est pas toute inscrite dans la fonction phallique. Et quand elle se tourne de nouveau vers la mère plutôt que vers le père, attendant d'elle un savoir maternel par rapport à sa sexualité, là se situe le ravage. La mère ne peut pas transmettre la féminité.

La mère est interdite – interdit de l'inceste –, c'est un réel, un impossible, au-delà duquel il faut aller. Séduire un homme nécessite pour une femme la disparition du lien premier qui rattache à la mère et être passée par l'amour incestueux du père, fantasmatiquement s'entend. On peut remarquer que souvent les femmes choisissent un homme avec des traits de leur père. Le rapport mère-femme est une véritable difficulté. Une femme pourrait glisser vers la mère pour être moins désirable, dans une tentative de complétude, pour échapper au désir de l'homme et retrouver un lien étroit à la mère et rester dans l'amour.

Est père celui qui peut attirer une part de désir chez la femme, mère de ses enfants. Il a à se placer entre sa propre mère et sa femme. Il peut être un recours pour sa femme et faire barrière entre la mère et la fille s'il n'a pas peur de sa femme et s'il accepte la castration. Jouir et la faire jouir ne doivent pas être une crainte et c'est dans les yeux du père qu'une fille peut se reconnaître comme femme.

Si l'on poursuit l'idée de la trajectoire qui peut conduire vers la féminité, on comprend que la petite fille doit passer du manque imaginaire, dans son identification au petit garçon, à la castration symbolique. Elle part de la privation réelle : elle est privée de pénis, puis

4. J. Lacan, « L'étourdit » (14 juillet 1972), *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 21.

elle passe par le manque imaginaire par rapport au petit garçon pour enfin rencontrer la castration symbolique. Ce qu'il y a à symboliser, c'est le manque. L'échec de la symbolisation peut se traduire par des phénomènes de morcellements, la peur de l'engloutissement, des phénomènes hystériques.

On est loin de la femme objet cause du désir d'un homme. Pour en arriver là, il faut une réussite de la symbolisation par rapport au manque de l'organe qui permettra à la fille de se tourner vers le père qui la protégera. Selon Freud, la petite fille veut un enfant pour son père : c'est un cadeau.

Une femme se met au désir d'un homme contre un peu d'amour, mais elle se perd comme sujet et s'identifie au désir de l'Autre, se faisant objet cause du désir d'un homme. L'homme est un indicateur du désir : « L'homme sert ici de relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même comme elle l'est pour lui ⁵. » L'analyse mettant en jeu la castration symbolique peut par le biais du transfert mobiliser cette duplicité.

Illustration : Dora, l'hystérique

La catastrophe pour Dora est la manifestation du désir d'un homme (monsieur K, lors de la promenade du lac) où vient apparaître l'objet phallique ; c'est là que le désir d'une femme est engagé. La spécificité du désir féminin est qu'il a à se loger dans la jouissance phallique, mais pas à n'importe quel prix.

Le refus de Dora est renforcé par la phrase de monsieur K : « Ma femme n'est rien pour moi », qui annule un lien, une histoire, quelque chose du côté de l'amour. Dora se sent annulée d'autant qu'elle « ne peut pas tolérer qu'il [monsieur K] ne s'intéresse à elle qu'en tant qu'il ne s'intéresse qu'à elle ⁶ ». C'est pourtant à partir de là qu'une femme peut trouver une assise pour sa place d'objet auprès d'un homme. Il y a quelque chose à dialectiser entre le phallus et l'objet.

L'apparition de l'objet phallique est en premier lieu du pur réel, un trauma ; plus rien ne répond du côté symbolique pour pacifier ce trou. Il y a un forçage *phallique* de Freud lorsqu'il indique toujours à

5. J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (Amsterdam 1960), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 732.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 143.

Dora que son désir, c'est monsieur K et que c'est quelque chose qu'elle refoule. Pas d'alternative possible pour Dora, pas d'endroit où se réfugier pour une quelconque position de sujet. «[...] elle ne peut vivre cette situation qu'en se sentant réduite purement et simplement à l'état d'objet ⁷ ».

Seul dans la cure le passage par l'amour de transfert permet de faire que l'objet (sa part de réel) soit phallicisé. Le forçage phallique a cet inconvénient : ça répond en face sur le même mode ; c'est ça le côté mortifère du front du refus. Dora n'est pas tendre ni avec Freud, ni avec la famille K, ni avec son père. On voit toute la dimension mortifère du phallus quand il n'est pas articulé aux coordonnées signifiantes du sujet, quand il n'est pas sous-tendu par les lois du langage et de la parole.

À propos des avatars dans les étapes du devenir femme

Le devenir femme et la jouissance

À un moment donné, « la petite fille est alors un petit homme ⁸ », dit Freud. Elle nie l'existence du vagin et jouit de son sexe à la manière du petit garçon. Pour devenir femme, la petite fille doit faire un changement par rapport à la zone érotique, ce qui n'est pas le cas pour le garçon.

Mais Lacan – précisant d'abord : « Rien ne distingue la femme comme être sexué, sinon justement le sexe ⁹ » – parle, lui, d'une jouissance au-delà du phallus. La jouissance féminine est au-delà du phallique : c'est la grande différence avec les hommes. « Que tout tourne autour de la jouissance phallique, dit Lacan, c'est précisément ce dont l'expérience analytique témoigne, et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du *pas-tout* à l'endroit de la jouissance phallique ¹⁰ », et il parlera d'une jouissance supplémentaire. À noter que le pas-tout concerne un point qui ne peut pas se symboliser, un point hors langage. Le féminin est ainsi hors transmission.

7. *Ibid.*, p. 144.

8. S. Freud, « La féminité », *op. cit.*, p. 155.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 13.

10. *Ibid.*

Le devenir femme et le choix d'objet (en lisant Freud)

Le premier objet d'amour, pour le garçon comme pour la fille, c'est la mère. Le garçon devra substituer une femme à sa mère, alors que pour la fille c'est plus complexe : elle devra d'abord substituer le père à sa mère puis un homme à son père. Ce que l'on peut exprimer ainsi :

garçon :	$\frac{\text{femme}}{\text{mère}}$	fille :	$\frac{\text{homme}}{\text{père}}$
			$\frac{\text{mère}}{\text{mère}}$

On peut noter que pour une femme le passage du père à un homme reste aléatoire et difficile. Les femmes peuvent rester longtemps sous la dépendance de l'objet père.

On peut se demander comment une fille passe de la mère au père. Pour Freud, dans le lien précœdipien à la mère, le père n'entre pas véritablement en considération ¹¹. C'est la mère qui introduit la jouissance du corps par les soins qu'elle apporte à l'enfant et c'est elle qui, plus tard, va le priver de cette jouissance. Cependant, « il fallait admettre, [écrit Freud], la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme ¹² ». Pour lui, « le complexe d'Œdipe est le noyau des névroses ¹³ ». « Je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie ¹⁴ », dit-il.

Ce qui fait terme, en principe, à ce lien à la mère est la privation de jouissance qu'introduit la mère, « par suite, [dit Freud], des multiples restrictions de l'éducation et des soins corporels ¹⁵ ». De ce fait, la fille attribue à la mère l'interdit de jouissance. De plus, elle a vu le manque et a conclu : ne pouvant pas encore le symboliser, elle entre dans la protestation et la revendication, à la différence du garçon qui, lui non démuné, fait provisoirement comme si ça n'existait pas. « D'emblée elle a jugé et elle a décidé. Elle a vu cela, sait qu'elle

11. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La Vie sexuelle*, Paris, Seuil, 1999.

12. *Ibid.*, p. 140.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*, p. 141.

15. *Ibid.*

ne l'a pas et veut l'avoir ¹⁶. » En ce qui concerne la perception, la fille voit mais elle voile ce manque. Et, dans un premier mouvement, elle en exclut la mère et en fait un être idéalisé (l'Autre femme non châtrée) ; il faudra du temps pour reconnaître la castration maternelle, et alors se déclenchera « une hostilité envers la mère ¹⁷ », ce qui entraîne une envie de pénis qui laissera une trace indélébile, avec une impossibilité de dépasser ce point d'envie si elle reste dans l'hostilité envers la mère.

Envie de pénis...

Jouissance masturbatoire

Quant au garçon, quand il acceptera cette réalité, il éprouvera du mépris pour la femme châtrée et peut éventuellement en rester là sa vie durant. Mais, selon Freud, trois solutions se présentent à la fille :

1. Elle reste dans sa première jouissance masturbatoire et c'est l'inhibition de la sexualité avec recherche d'un partenaire non pré-occupé par le corps des femmes ;

2. Elle continue à revendiquer ce qu'elle n'a pas : c'est le complexe de masculinité ;

3. C'est le choix de la féminité normale : la fille renonce à cette jouissance dans son corps, substituée par l'envie du pénis qui indique une privation due à l'Autre mais qu'elle assume elle-même en prenant le père comme objet d'amour. Chez la femme normale, dit Freud, le complexe d'Œdipe « n'est pas détruit mais au contraire crée sous l'influence de la castration ¹⁸ ».

La situation féminine est instaurée, pense Freud, lorsque l'envie du pénis est remplacée par celle d'un enfant, ce qui se traduit par le désir d'être mère.

Enfant

Envie de pénis

Jouissance masturbatoire

À remarquer que, dans le désir d'être mère, pour que l'enfant souhaité soit celui du père, il faut le passage par l'envie du pénis ; en

16. S. Freud, « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes » (1925), dans *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 127.

17. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *op. cit.*, p. 141.

18. *Ibid.*, p. 143.

effet, il peut y avoir envie d'enfant par identification à la mère sans en passer par le père.

Mais avec Lacan, on en déduit que Freud reste dans le « tout phallique », dans la confusion mère-femme quand il précise que la féminité est à terme avec le désir d'enfant.

Pour Lacan, La femme n'existe pas, il n'y a pas d'universel : il fait de la femme un symptôme pour l'homme. Pour lui, on ne peut parler des femmes qu'avec le une par une, chacune avec une jouissance supplémentaire, spécifique, qui échappe au signifiant (provenant de $S(A)$) : la jouissance Autre. C'est une jouissance qui s'éprouve mais elle ne peut ni se subjectiver ni se saisir en termes de savoir.

Une femme se sert très souvent de la mascarade comme suppléance phallique pour pallier la forclusion de la femme dans la structure lorsqu'elle y est confrontée. Sans ce recours phallique, elle court le risque d'être rattrapée, voire engloutie par la jouissance de l'Autre primordial. Le sujet est envahi par une jouissance destructrice qui peut aller jusqu'à donner des allures de psychotiques à certaines hystériques ou produire des effets de mélancolisation.

Ce que veut une femme, c'est non pas l'organe mais « une chambre à soi », recevoir de l'Autre un lieu où loger cette part féminine, étrangère, à laquelle l'Autre, trésor des signifiants, n'est pas en mesure de répondre.

Nous voyons donc la distinction à faire entre la jouissance Autre et la jouissance de l'Autre.

Illustration d'une féminité non aboutie : cas de la jeune homosexuelle (à la lumière de Lacan)

*Arrêts dans le cheminement de la jeune homosexuelle
vers son identité sexuelle*

Dans *La Relation d'objet*, Lacan dit : « L'homosexualité féminine se rencontre chaque fois que la discussion porte sur les étapes que la femme a à franchir pour accomplir son achèvement symbolique ¹⁹. » Elle peut révéler « comme des arrêts qui peuvent marquer son destin ²⁰ ».

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, op. cit., p. 96.

20. *Ibid.*

L'élaboration de Freud pose bien cette question d'accomplissement symbolique, que la jeune homosexuelle n'atteint pas en restant dans une fixation à la mère et en refusant des partenaires masculins.

Lacan dit aussi : « [...] le sujet féminin est toujours appelé, lors de sa rencontre par l'homme, à s'inscrire dans une sorte de retrouvaille (avec l'objet, bien sûr), qui le place d'emblée dans une position caractérisée par l'ambiguïté des rapports naturels et des rapports symboliques ²¹ », précisant que le premier objet naturel est le sein et évoquant le chemin que doit faire une femme pour entrer dans cette dialectique réel-symbolique et prendre en tant que sujet la place d'objet.

Après la phase phallique, commune au petit garçon et à la petite fille, qui ne dit en rien le sexe mais indique seulement ceux qui ont le phallus et ceux qui ne l'ont pas, qui donc en sont châtrés, après cette phase donc, la petite fille orientée vers le féminin s'identifie alors au père par le désir d'enfant (représentant le phallus). Et c'est la déception de ne pas le recevoir qui joue un rôle essentiel pour la faire revenir vers « la position féminine ²² ».

Lacan précise les points d'arrêt pour la jeune homosexuelle dans ce cheminement vers la position féminine : premier arrêt sur l'objet, quand la jeune fille cesse brutalement de s'occuper de l'enfant d'un couple ami qu'elle soignait tendrement et laissait supposer une orientation vers la féminité et la maternité. Elle choisit alors des femmes d'âge mûr et déjà mères.

Puis survient ce renversement brutal de sa position lors de l'accouchement de sa mère d'un troisième garçon, devant le réel de cet enfant, alors qu'elle est en prise de possession de l'enfant imaginaire. Le sujet s'identifie à l'objet, ce qui équivaut à une régression au narcissisme. C'est un phénomène réactionnel.

Quand la jeune fille choisit du petit pont, c'est l'effondrement de toute la situation sur ses données primitives : elle fait là un acte symbolique, un laisser-tomber d'enfant dans l'accouchement (enfant réel, celui qu'elle a pouponné).

Enfin dernier arrêt, celui de la cure, qui ne permet pas de révéler le discours menteur qui était là dans l'inconscient. En effet, il

21. *Ibid.*, p. 95.

22. *Ibid.*, p. 98.

s'agit d'un désir de tromper l'Autre (rapport du sujet au grand Autre) et non de viser la personne de Freud.

La perversion chez la jeune homosexuelle

Ce qui fait la différence avec Dora, c'est la perversion spécifique à la jeune homosexuelle :

– dans sa façon d'aimer. Elle aime comme un homme. C'est une passion dévorante pour la dame traitée « dans un style hautement élaboré de rapports chevaleresques ²³ », dit Lacan, sans exigence ni désir, avec le caractère d'un don, l'aimant se projetant au-delà même de toute manifestation de l'aimer.

L'amour platonique de la jeune fille pour la dame vise quelque chose qui est autre chose qu'elle. Cet amour est de l'ordre du dévouement et du registre de l'expérience masculine. C'est l'amour courtois. « Ce qui est [...] désiré chez la femme aimée, c'est justement ce qui lui manque. [...] Ce qui est cherché au-delà d'elle, c'est l'objet central de toute l'économie libidinale – le phallus ²⁴. »

Alors que Dora, hystérique, reste dans l'amour de son père, père qui est impuissant et qui ne peut lui donner que ce qu'il n'a pas. Elle ne reçoit pas symboliquement le don viril et « Dora s'attache, [...] à ce qui est aimé par son père dans une autre, en tant qu'elle ne sait pas ce que c'est ²⁵ ». Et elle reste avec sa question : *Qu'est-ce qu'une femme ?*

– dans son fantasme rapporté à celui « on bat un enfant » :

Au temps 1 du fantasme, la jeune homosexuelle hérite un enfant réel qu'elle soigne pour acquérir un pénis imaginaire dont elle est fondamentalement frustrée, et elle se constitue comme mère imaginaire qui répond aux besoins de l'enfant. C'est un lien incestueux (un enfant est battu).

Au temps 2 : déception, identification à l'objet, homosexualité. La naissance du petit frère, sur la base du temps 1, amène chez elle un retournement et la conduit à choisir des objets d'amour marqués du signe de la féminité. C'est là précisément que ça ne va plus : l'enfant pouponné est un enfant réel, et voilà que le père en position de

23. *Ibid.*, p. 121-122.

24. *Ibid.*, p. 110.

25. *Ibid.*, p. 141.

père symbolique donne un enfant réel à la mère : là est la frustration. Imaginairement, la jeune fille est frustrée de l'enfant réel donné à la mère par le père symbolique, et le père est maintenant réalisé sur le plan imaginaire, il entre effectivement en jeu comme père imaginaire et non plus comme père symbolique. Ce qui était latent s'articule sur un plan imaginaire à la façon de la perversion, dit Lacan, ce qui va aboutir à une perversion²⁶ : la fille s'identifie au père et prend sa place. « Elle devient [...] le père imaginaire [...] et s'attache à un objet qui n'a pas, auquel il faut [...] qu'elle donne ce quelque chose qu'il n'a pas²⁷. » Elle axe son amour non sur l'objet mais sur ce que l'objet n'a pas, elle aime au-delà de l'objet.

Au temps 3, c'est le temps de la passion dévorante pour la dame.

En conclusion : c'est une perversion qui apparaît tardivement mais qui avait peut-être « ses prémisses dans des phénomènes primordiaux²⁸ ».

Le cas de cette jeune homosexuelle laisse bien apparaître les désastres liés à l'absence de castration essentielle et de symbolisation à certains moments, à certaines étapes – tel qu'évoqué dans le texte –, laissant ce sujet dans la jouissance mortifère et sans défense devant le réel.

On peut noter là la différence entre Freud et Lacan quant à la castration, Freud l'arrimant sur un manque tandis que Lacan présentant le complexe d'Œdipe sous la forme de métaphore paternelle, lui faisant prendre origine lors de la division du sujet par le signifiant. Lacan, dans le séminaire *Encore*, dit : « Il n'y a de femme qu'exclue par la nature des choses qui est la nature des mots...²⁹ ».

Quelques remarques pour conclure sur ce parcours bien délicat du devenir femme

Les différentes étapes qui font jalons sur le chemin du devenir femme et évoquées dans l'exposé ont leur contrepoint dans les deux cas cités : Dora, l'hystérique, et la jeune homosexuelle, dont on vient de voir ce qu'il en est de sa perversion. Lacan ne la dit pas hystérique

26. *Ibid.*, p. 129.

27. *Ibid.*

28. *Ibid.*, p. 121.

29. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 68.

mais lui attribue une perversion. L'une et l'autre ne parviennent pas à l'accomplissement de leur féminité.

Pour ce qu'il en est de Dora, elle reste tournée du côté du père, identifiée à lui (acmé de la situation œdipienne, consécutive à l'idéal du moi), elle ne peut dépasser cette identification au père pour une identification à la mère, en tant que femme. Madame K, objet du désir du père, est l'objet qui intéresse Dora. Elle est aimée au-delà d'elle-même pour ce qu'elle représente, l'objet du désir du père, et fait se poser à Dora la question suivante : qu'est-ce qu'une femme ? « [...] c'est madame K, dit Lacan, l'objet qui intéresse vraiment Dora en tant qu'elle-même est identifiée à monsieur K ³⁰ ».

Le désir de l'hystérique est de soutenir le désir du père. Dora le soutient par procuration. Elle s'identifie à son père, donc à un homme et là il s'agit de monsieur K : « Le moi de Dora, c'est monsieur K ³¹ », et, dit encore Lacan, « c'est en tant qu'elle est monsieur K que tous ses symptômes prennent leur sens définitif ³² ». L'aphonie survient pendant les absences de monsieur K parce que Dora est laissée directement en présence de madame K. L'identification de Dora à monsieur K est ce qui fait tenir la situation jusqu'au moment de la bascule névrotique (la gifle dans la scène du lac).

Quand Dora s'interroge sur ce qu'est une femme, « elle tente, dit Lacan, de symboliser l'organe féminin comme tel. Son identification à l'homme, porteur de pénis, lui est en cette occasion un moyen d'approcher cette définition qui lui échappe. Le pénis lui sert littéralement d'instrument imaginaire pour appréhender ce qu'elle n'arrive pas à symboliser ³³ ».

La difficulté du devenir femme est liée au fait que le chemin de la réalisation symbolique de l'organe est plus compliqué pour elle. Mais devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses différentes. Et il est plus facile pour le sujet féminin de répondre à la question de façon hystérique, c'est-à-dire par l'identification au père, nous explique Lacan.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 197.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 200.

Quant à la jeune homosexuelle, dans sa perversion :

– elle s’identifie à son père ;

– puis elle devient l’enfant latent qui pourra tomber (*niederkommen*) quand la crise sera à son terme, au moment de l’*acting out*. Disons avec Lacan que l’enfant positive le manque, c’est-à-dire que la jeune homosexuelle positive le moins phi. C’est là le trait spécifique de sa perversion.

À ce propos, la leçon du 8 décembre 1971³⁴ évoque les précieuses positivant – phi. Elles cherchent à se couper de la jouissance phallique pour viser une autre jouissance, la jouissance féminine proprement dite, à laquelle le phallus ne ferait pas obstacle. Et, pour en revenir à la jeune homosexuelle, elle aime de façon platonique une femme, de mauvaise vie d’ailleurs. Elle lance là un défi à son père, elle veut lui montrer comment aimer.

L’homosexualité ne signifie que l’amour du même, c’est-à-dire du seul sexe symbolisé par le phallus, le sexe masculin. Aimer une femme serait toujours aimer l’Autre sexe et aimer des femmes sous quelque forme que ce soit serait à qualifier d’hétérosexuel.

Si nous repérons l’homosexualité féminine relevant de l’hystérie, la question fondamentale repose là sur le désir féminin. L’hystérique refuse d’occuper la place d’objet de jouissance dans le fantasme de l’homme. C’est donc à une femme qu’elle va s’adresser (mais au-delà la question reste posée à l’homme) pour savoir comment on aime une femme. Sa question reste celle de l’amour, mais pas sans passer par le désir masculin.

C’est sur le mode de l’avoir que l’homosexuelle véritable entend rivaliser avec l’homme ; l’hystérique peut croire un temps que seule une femme – une femme-femme – pourrait satisfaire son désir de femme. C’est là qu’elle se leurre, elle qui pourtant ne rêve que d’hétérosexualité absolue. Car qu’est-ce qu’une femme-femme ? Est-ce cette homosexuelle qui ne demande qu’à la faire jouir (et même l’aimer) comme le ferait un homme ? Mieux qu’un homme, un surhomme ?

La véritable homosexuelle n’aime pas les femmes, au sens où l’hystérique aime la féminité. Elle s’identifie à la mère phallique qui

34. J. Lacan, ...*Ou pire*, séminaire inédit.

châtre les hommes. L'homosexuelle perverse rêve et affirme la possibilité de jouissance au nom d'une jouissance débridée et sans loi, sans limite, dédaignant la tendresse. Chez le pervers, l'amour se confond avec l'érotisme, et cette remarque peut aussi s'appliquer à la femme homosexuelle dans une position perverse.

Identification au père chez Dora et défi pour la jeune homosexuelle, ces deux cas nous indiquent les points d'arrêt dans le devenir femme.